

Dieu, le prophète dit : « Jusqu'à quand, Seigneur ? — Jusqu'à ce que les cités soient désolées et demeurent sans habitants ; jusqu'à ce que la maison reste sans un seul homme, et que la terre demeure déserte ¹. » Et, en termes plus ouverts encore, le Seigneur, après avoir patienté avec ce peuple incrédule qui provoque éternellement sa colère, lui dénonce enfin la sentence : « Voici ce qui est écrit devant moi : je ne me tairai point, mais je leur rendrai et j'entasserai dans leur sein toutes leurs iniquités, et celles de leurs pères... Je vous compterai à la pointe du glaive, et tous vous périrez dans un massacre, parce que j'ai appelé et que vous n'avez pas répondu ; j'ai parlé et vous n'avez pas entendu ². »

Ces deux parts de la prophétie tiennent étroitement l'une à l'autre. Daniel en marque l'accomplissement comme simultané. Il fixe une date et une date positive à l'une comme à l'autre. A la même époque et à une époque très-déterminée, il annonce l'abolition de l'iniquité, l'effacement de toute prévarication, le règne de la justice éternelle, l'accomplissement des visions et des prophéties, l'onction donnée au Saint des saints, au Messie ; et il annonce, en même temps et pour la même époque, la mort du Messie, la répudiation du peuple qui n'aura pas voulu le reconnaître, la cessa-

1. Isaïe, XVI, 8-11.

2. Isaïe, LXXV, 1-12.

tion des victimes et des sacrifices, un chef qui doit venir de loin ravager la ville et le sanctuaire, l'abomination de la désolation dans le temple, une destruction pareille à un second déluge, et après cette guerre une désolation sans fin ¹. Eux-mêmes, les Juifs des derniers temps, quoi qu'ils pussent faire, avouaient cette coïncidence attendue entre la venue du Messie et la destruction du temple. « Un Juif, dit le Talmud, était à labourer la terre. Un de ses bœufs fit entendre un grand mugissement. Un Arabe qui passait lui dit : Dételle tes bœufs et ne tarde pas, parce que la fin de ton temple et de ton sanctuaire approche. Mais ensuite, l'autre bœuf ayant mugi, l'Arabe dit encore : Attelle de nouveau les bœufs à la charrue, et prépare-toi ; car le roi Messie est né ². »

Or, ces deux parts de la prophétie étaient diversement interprétées dans l'Église et dans la Synagogue. Les chrétiens, qui entendaient dans un sens spirituel les prophéties de gloire et de souveraineté, en voyaient commencer l'accomplissement dans le temps présent et en faveur de la Jérusalem spirituelle, c'est-à-dire de l'Église ; ce qu'ils attendaient dans l'avenir, et dans un prochain avenir, c'était l'accomplissement des pro-

1. Dan., IX, 24-27.

2. *Talmud de Jérusalem, traité Berachot* dans Jérôme de Sainte-Foi, 1, 2 ; *Bérésith Rabba* dans Galatin, p. 219-220 ; *De arcanis cathol. verit.* Le Talmud dit aussi que vers l'époque qui est celle de la naissance de Jésus-Christ, grand nombre de Gentils accouraient à Jérusalem pour voir naître le Sauveur du monde.

phéties de réprobation sur la Jérusalem terrestre. Ils résolvaient ainsi l'apparente contradiction des Livres saints. Les Juifs, au contraire, ne sachant comment la résoudre, prenaient, comme il arrive souvent, le parti d'en oublier un des termes ; les prophéties d'abaissement et de réprobation étaient ou réputées accomplies dans le passé, ou détournées de force en un autre sens, négligées en un mot ; les prophéties de gloire et de grandeur subsistaient seules. Il y avait donc attente de part et d'autre, quoique avec des pensées bien différentes ; du côté des Juifs avec une espérance pleine d'ambitions terrestres ; du côté des chrétiens avec une certaine joie spirituelle sans doute, mais non sans un mélange de crainte et de douleur. La Synagogue ne rêvait que la royauté terrestre d'Israël ; l'Église n'attendait que la royauté céleste du Christ, mais elle savait par combien de douleurs terrestres ce règne divin devait être acheté.

Mais de part et d'autre on s'accordait pour attendre la crise comme imminente. Je viens de dire jusqu'à quel point la prophétie évangélique était précise à cet égard et tenait en éveil la foi du chrétien. La prophétie hébraïque ne l'était pas moins, et l'ambition des Juifs était aux écoutes. On connaît la prophétie de Jacob et celle de Daniel. Jacob avait dit : « Le sceptre ne sortira point de Juda et le législateur (ou le scribe) d'entre ses pieds jusqu'à ce que vienne Siloh (le Messie), et les peuples s'assembleront autour de lui. »

Or, soixante ans avant le règne de Néron, à l'époque de la disgrâce d'Archélaüs, fils d'Hérode, exilé par l'empereur Auguste (an 7 de l'ère vulgaire), Juda avait cessé d'avoir des rois et des législateurs ; il était devenu province romaine. Vingt ans après environ, selon le Talmud, les juges d'Israël, c'est-à-dire le Sanhédrin, privés du droit de prononcer la peine de mort, avaient été chassés du consistoire Gazith, seul lieu où pussent être rendues les sentences capitales ; ils s'étaient couverts d'un cilice ; ils s'étaient arraché les cheveux ; ils avaient pleuré et ils avaient dit : « Malheur à nous, parce que le sceptre est sorti de Juda, et cependant le Messie, fils de David, n'est pas encore venu ! »

1. Ce dernier fait se serait passé quarante ans avant la destruction du temple, ou bien en l'an 30 de l'ère vulgaire ; mais on sait que les talmudistes comptent volontiers par nombres ronds. Voy. *Talmud de Jérusalem*, apud Galatin ; *De arcanis catholicæ veritatis*, p. 205, 206 ; *Sabbath*, 15 ; *Rosch-Haschana*, 51 ; *Avoda Zara*, 8, cités par Jost ; *Histoire des Israélites depuis les Machabées* (Berlin, 1820), liv. VI, n. 13. Voyez à l'appui ce que rapporte Joseph, *Ant.*, XX, 8 (9, 1), de la mort de saint Jacques. Les talmudistes eux-mêmes déclarent irrégulière la sentence rendue par le Sanhédrin contre Notre-Seigneur, parce que « dès cette époque, « disent-ils, le Sanhédrin avait renoncé aux jugements criminels ; « et c'est en punition de cette usurpation de pouvoir que les « soixante-dix juges d'Israël furent, selon le Talmud, expulsés du « consistoire Gazith, situé dans le temple, pour se retirer au lieu « appelé Canioth (Hanith), hors de l'enceinte sacrée. Plus tard « même les Romains les firent tous périr. » — Apud Signonium, *De rep. Hebræor.*, VI, 11. J'emprunte, en général, les citations rabbiniques aux ouvrages de Jost (V. ci-dessus) ; du docteur Sepp (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, trad., Paris, 1854) ; du chevalier Drach (*Harmonie de l'Église et de la Synagogue*) ; Molitor (*Philosophie de la tradition*) ; Basnage (*Histoire des Juifs*) ; Buxtorf (*Synagoga Judæorum*, Bâle, 1680).

A Daniel, d'un autre côté, il avait été dit : « Soixante-dix semaines (d'années) sont abrégées sur ton peuple et sur ta ville sainte, jusqu'à ce que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit détruite, et qu'arrive l'éternelle justice, et que la vision et les prophéties s'accomplissent, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Sache donc et sois attentif : du jour où sera publiée la parole » (le décret des rois de Perse) « qui ordonnera de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ chef, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines.... et après ces soixante-deux » (dernières) « semaines, le Christ sera mis à mort ... et dans la semaine suivante (la soixante-dizième) l'alliance sera confirmée ¹. » Or Daniel avait vécu plus de cinq siècles avant Auguste ; les édits successifs des rois de Perse en faveur des Juifs avaient paru, le premier sous Cyrus, le dernier sous Artaxerxès Longue-main, l'un cinq cent six ans, l'autre quatre cent quatorze ans avant la bataille d'Actium. Au temps de Tibère, quarante-cinq ans après cette bataille, il était donc bien difficile de ne pas admettre que les soixante-dix semaines (490 ans) étaient ou accomplies ou bien près de s'accomplir.

Des traditions moins certaines sans doute, mais po-

1. Daniel, IX, 24, 27. Dans d'autres passages de Daniel (VIII, 13, 14; XII, 12), Clément d'Alexandrie voit indiqué le nombre de jours que devait durer la guerre de Jérusalem depuis Néron jusqu'à Vespasien. (*Stromat.*, I, 21, éd. Paris, p. 340, 341.)

pulaires, et que les rabbins nous ont conservées, ne fixaient pas à une autre date le temps du Messie. « Élie, disent-ils, avait déclaré au rabbin Jehuda que le monde ne durerait pas moins de quatre-vingt-cinq jubilé (4155 ans), et que, avant le quatre-vingt-sixième jubilé, paraîtrait le fils de David. » Or, d'après la tradition commune, le quatrième millénaire et même le quatre-vingt-quatrième jubilé étaient achevés au temps dont nous parlons. — Selon un livre juif, le rabbin Abba avait entendu un jour une voix qui lui criait : « Abba ! Abba ! — Quelle est cette voix ? demanda-t-il. — Je suis Élie, le prophète, et je viens t'annoncer ce que depuis longtemps tu désires savoir. Tu cherches les signes qui annonceront le Messie ; les voici : toute la terre obéira aux Romains ; l'ancienne religion tombera en ruines ; les peuples se soulèveront contre les rois, les ignorants contre les sages, les accusés contre leurs juges, les méchants contre les bons, et les enfants contre leurs parents. Le Messie sera d'abord méconnu, puis il souffrira beaucoup, et on le fera mourir. » Or la domination universelle des Romains et même l'affaiblissement de la loi mosaïque étaient des signes faciles à reconnaître. — Enfin, la tradition commune des rabbins, qui prétendait aussi remonter à Élie, donnait au monde six mille ans de durée, deux mille ans de vide (*tohu*), disaient-ils, deux mille ans de la loi, deux mille ans du Messie. Or il était difficile de ne pas admettre que les deux mille ans de la loi, à comp-

ter depuis Abraham, avaient passé leur terme ou au moins le touchaient ¹.

Depuis longtemps, du reste, le peuple de Juda sentait plus vivement l'approche de ce terme. Les écoles rabbiniques qui s'étaient formées dans son sein et le gouvernaient, depuis le siècle d'Esdras selon les uns, depuis les Machabées selon d'autres, n'étaient guère autre chose pour lui que des sentinelles destinées à l'avertir de l'approche du Messie. Si elles avaient multiplié les pratiques religieuses, rendu la loi vétilleuse à l'excès, exagéré la rigueur de l'observance sabbatique au point de compter trente-neuf infractions au sabbat dignes de la peine capitale ; si, en un mot, pour me servir de leur expression qui caractérise bien la rigueur des peines et la minutie des préceptes, elles « avaient suspendu des montagnes par un cheveu » :

1. *Sota*, 49, 2; *Avoda Zara*, 9, 1; *Talmud, traité Sanhédrin*, f° 97, 2; *Helec Beresith Rabba*, cités par le docteur Sepp, 3^e partie, ch. II et xv. — *Talmud, traité Sanhédrin*, chapitre dernier, et *Avoda Zara, chapitre Liphnedehen*, apud Galatin, *ibid.*, IV, 20, 259, 261. Buxtorf, ch. xxxvi. Pic de la Mirandole, VII, 4.

Ce chiffre total de 6000 ans trouva faveur chez les Pères de l'Église : « Le monde doit durer autant de mille ans que Dieu a mis de jours à le créer, » dit saint Irénée, qui rapproche ce chiffre du nombre 666 attribué à la bête dans l'Apocalypse, V, 28, 30. V. aussi Lactance (VII, 14. li, 18), d'après Hystape, Mercure Trismégiste et les Sibylles ; Hilar., in *Matth.*, 17. Hieronym., ad *Cyprian.*; in *Michæum*, 4. Gaudentius de Brescia, de *Lectione Evangel.*, 10. Pseudo-Justinus, *Quæstio* 71, et surtout l'épître attribuée à saint Barnabé, ch. xv. Saint Hippolyte, saint Cyrille et saint Jean Chrysostôme comptent, eux, 6000 ans. Saint Augustin, qui paraît, dans un passage obscur de la *Ville de Dieu* (XX, 7), adopter l'opinion des 6000 ans, la combat ailleurs. In *Psalm.* 6 et 89. *Ep.* 89. — Bède également, in *Psalm.* 89.

c'était pour tenir les esprits en éveil, et pour que l'âme, ayant toujours la loi présente devant les yeux, fût préparée à recevoir celui qui devait accomplir la loi. A cette nation aux aguets, la religion des anciens jours ne suffisait plus. Outre le temple, où se célébraient les fêtes solennelles et les rites de Moïse, des synagogues s'étaient élevées jusque dans les villages : il y en avait quatre cents ou quatre cent quatre-vingts, dit-on, dans la seule Jérusalem. Dix chefs de famille, hommes de loisir, suffisaient pour constituer une synagogue. Là se célébrait un culte moins solennel, mais quotidien, et plus que quotidien. Chaque sabbat, chaque jour, ou même plusieurs fois le jour, on chantait, on priait ; la loi était lue, traduite, expliquée au peuple ; il était averti d'attendre et de se tenir prêt. La prière par laquelle s'ouvraient et se terminaient, comme il se fait encore aujourd'hui, le culte de la synagogue et tous les actes de la dévotion judaïque, la prière Kaddisch, portait : « Que son grand nom soit sanctifié... ; qu'il fasse régner son règne ; qu'on voie sa rédemption fleurir ; que son Messie paraisse bientôt pour délivrer son peuple ; qu'il paraisse pendant notre vie... ; qu'il paraisse au plus tôt ¹. »

On peut suivre d'âge en âge le progrès de cette attente. A l'époque qui vit naître l'école ou la syna-

1. Sur l'antiquité de cette prière et l'attente du Messie considérée comme base fondamentale du culte des synagogues, voir Jost, XI, 10.

gogue, on savait déjà que les temps n'étaient pas loin ; on se préparait. A l'époque de la naissance de Jésus-Christ, on savait le terme tout près de s'accomplir, on attendait avec confiance et avec espoir. Siméon attend « la consolation d'Israël, et il a reçu la réponse qu'il ne mourra point sans avoir vu le Christ du Seigneur ¹ ». Anne « parle de l'Enfant-Dieu à tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël ² ». On demande à Jean s'il n'est point le Messie ³. La Samaritaine dit : « Je sais que le Messie vient ⁴. » Ainsi les Samaritains, eux aussi, étaient dans l'attente ⁵.

Un peu plus tard, le terme commence à se passer ; l'attente devient inquiète et sinistre. C'est la fatale époque, tant de fois rappelée par les talmudistes, de la quarantième année avant la destruction du temple (an 30 de l'ère vulgaire). Alors (nous parlons toujours d'après les rabbins) les signes fâcheux se multiplient. Les juges d'Israël sont chassés du sanctuaire ; les dix merveilles ⁶, qui dans l'enceinte de Jérusalem témoi-

1. Luc, II, 25, 26.

2. Luc, II, 38.

3. *Ibid.*, III, 15. — Joan., I, 19, 20.

4. Joan., IV, 25.

5. Joseph d'Arimathie était aussi de ceux « qui attendaient le royaume de Dieu. » Luc, XXIII, 51. Voir sur cette attente en général, Luc, XIX, 11 ; XII, 54, 56. — Matth., XVI, 1-4

6. Ces dix merveilles sont ainsi énumérées par les rabbins : « Les chairs immolées ne répandirent jamais aucune mauvaise odeur dans le temple. Jamais mouche ne parut dans le marché où l'on achetait les victimes. Jamais accident n'arriva au grand prêtre le jour de la propitiation. Jamais la gerbe ou les pains qu'on offrait au Seigneur ne se corrompirent. Jamais la place ne manqua pour se prosterner dans le temple, quoique debout on

gnaient de la faveur de Dieu sur son peuple, cessent de s'accomplir, et l'on peut dire avec le psalmiste : « Nous n'avons plus vu nos merveilles. » La lampe de splendeur (la laine rouge attachée aux cornes d'un chevreau) rougit, au lieu de blanchir, comme elle faisait jusquelà, en signe d'expiation des péchés ; la lampe du chandelier qui regardait l'Occident s'éteignit avant l'heure ¹. Quoi qu'on puisse penser de la véracité des talmudistes et de l'authenticité de ces prodiges, il n'est pas moins remarquable qu'ils les placent tous à la même époque de quarante ans avant la destruction du temple, c'est-à-dire au temps de la prédication et de la passion du Sauveur ².

y fût à l'étroit. Jamais la place ne manqua pour habiter Jérusalem. Jamais la pluie n'éteignit le feu de la préparation. Jamais le vent n'empêcha la colonne de fumée de monter droit. » On ajoute encore que, dans le choix entre les deux boucs dont l'un devait être le bouc émissaire, le sort tombait toujours sur celui de gauche. A partir du pontificat de Simon qui dura quarante ans, selon les rabbins (Simon, pontife en l'an 18 ? ou Simon Canthara, pontife en 42, puis de nouveau en 45 ?), le sort tomba sur celui de droite.

1. Voyez les deux Talmuds, celui de Babylone, *apud Galatin*, IV, 8, p. 200 ; *Dialogue de Pierre Alphonse avec le Juif Moïse*, tit. II, *Talmud de Babylone*, traité *Avoda Zara*, 1.

2. « Tous les deux jours, et tous les jours de sabbat et de fête, les patriarches Moïse, Aaron, David, Salomon, avec tous les rois d'Israël de la maison de David, se présentent devant le Messie et pleurent avec lui en disant : « Gardez le silence et appuyez-vous sur votre Créateur, car la fin est proche. » Coré vient aussi à lui, avec Dathan et Abiron, et ils lui disent : « Quand viendra la fin des merveilles ? quand vous réveillerez-vous et nous tirerez-vous des abîmes de l'enfer ? » Mais le Messie leur répond : « Allez trouver vos pères et interrogez-les » Ils se sentent comme foudroyés par ces paroles et n'interrogent point leurs pères. Mais le R. Josua Ben-Levi (contemporain du Christ), étant venu aussi,

Mais, vers la fin de Néron, c'était bien pis encore. De toute manière, il était temps et plus que temps. Si quelques chrétiens osaient s'impatienter des lenteurs de la Providence, qui tardait à punir Jérusalem, les Juifs qui, selon certains calculs, pouvaient compter jusqu'à soixante années de retard pour le Messie, étaient bien autrement impatients. Ils relisaient les prophéties, ils calculaient les siècles, ils comptaient avec désespoir chaque année de plus qui s'écoulait. Comme le prophète, eux aussi disaient : Jusqu'à quand ?

Sans doute, le plus longtemps qu'ils purent, ils se figurèrent que le terme n'était pas accompli. Ils se donnèrent la satisfaction, après avoir compté d'abord des années lunaires qui sont plus courtes, de compter ensuite des années solaires qui sont plus longues ; mais le compte même des années solaires (celui que nous suivons) finit par s'épuiser. Après avoir donné aux quatre-vingt-cinq jubilés d'Élie quarante-neuf ans chacun, ils leur en donnèrent cinquante, comme font aujourd'hui les rabbins ; mais ce dernier compte, au moment où le règne de Néron allait finir, approchait de son terme. Ils avaient compté les septante semaines de Daniel, d'abord à partir de l'édit de Cyrus (537 ans

après sa mort, vers le Messie, celui-ci lui demanda : « Que font les hommes dans le monde d'où tu viens ? » Et il lui répondit : « Ils vous attendent tous les jours », puis il se mit à pleurer tout haut. »

Livre *Colbo*, f° 136, 4, apud Sepp. (Vie de N.-S. J.-C.)

avant l'ère vulgaire), puis à partir de l'édit de Darius un peu postérieur (520), puis à partir de celui d'Artaxerxès en faveur d'Esdras (450), puis à partir de l'édit rendu en faveur de Néhémie (445) ; chacune de ces hypothèses leur avait donné quelques années de répit. Mais ces années se passaient inutilement, et, au temps de Claude, on était au bout de tous ces calculs. A cette époque, le Messie était venu, il est vrai, mais il était venu autre qu'ils ne l'avaient rêvé ; il était venu humble, dégagé des sens, tout spirituel et tout céleste. Ils n'en avaient pas voulu ; il leur restait à le chercher ailleurs, à le chercher tel qu'ils s'obstinaient à le comprendre, superbe, puissant, extérieur, terrestre, politique, national¹ ; à chercher le Rédempteur, non du monde, mais du peuple de Juda ; à chercher le règne d'Israël, non le règne de Dieu. Nous dirons le fruit de cette impatience, et comment enfin elle amena l'accomplissement, non des bénédictions, mais des menaces.

Enfin hors du christianisme, hors du judaïsme même, soit par suite de traditions particulières, soit grâce à

1. Sur cette notion temporelle et mondaine du Messie telle que la concevaient les Juifs, remarquable surtout à l'époque qui précède immédiatement la venue de Notre Seigneur, voyez l'excellent livre de M. Alberi, *Il problema dell'umano destino*. (Venise, 1873, 2^e édition, livre II, ch. VII, p. 311.) — « Combien le Messie est beau ! dit un rabbin de ce temps ; il ceint ses reins, ordonne la bataille contre ses ennemis, arrose de leur sang les vallées et les montagnes. » Et le livre d'Hénoch en parle comme d'un foudre exterminateur qui « renversera les puissants de leur trône, brisera les dents des forts et les livrera à la pourriture, aux vers et aux ténèbres ». Voir encore Basnage, *Histoire des Juifs*, VI, 26.

la seule contagion de l'enthousiasme judaïque, les peuples s'associaient à l'attente d'Israël. Dans les dernières années de Néron, on était partout en éveil. En Espagne, lorsque Galba aspire à l'empire du monde, il est confirmé dans ses espérances par un double oracle : une vierge fatidique l'encourage ; et il se trouve que, deux cents ans auparavant, une autre prophétesse, dont l'oracle, caché dans le sanctuaire, est révélé au prêtre de Jupiter par un songe, chantait déjà la même chose ; toutes deux disaient que d'Espagne sortirait le prince et le dominateur de la terre ¹. Mais c'est surtout l'Orient qui se berce de telles espérances. Néron, abandonné des siens, prêt à périr, trouve de faux prophètes qui lui promettent la domination de l'Orient et en particulier la royauté de Jérusalem ². Enfin, selon Tacite, selon Suétone, selon le Juif Josèphe, « une opinion ancienne et constante s'était répandue dans tout l'Orient, que, d'après l'arrêt des destins et les oracles contenus dans les livres sacrés, le temps était venu où la puissance appartiendrait à l'Orient et où des conquérants, partis de la Judée, seraient les maîtres du monde ³. »

1. Suet., *in Galbâ*, 9.

2. Suet., *in Nerone*, 40. J'ai parlé ailleurs (*les Césars-Néron*, 54, *tableau du Monde romain*, IV, 2) de la... églogue de Virgile qu'on a à tort intitulée *Pollion*, et qui, malgré tout ce qu'on en peut dire, témoigne évidemment d'un sentiment général d'attente, et d'une préoccupation d'événements, à une époque quelque peu antérieure à la naissance de Jésus-Christ.

3. *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris con-*

Ainsi, dans le paganisme même, on se préparait à être témoin d'une grande révolution. On s'y préparait peut-être avec un certain orgueil, mais probablement avec cette terreur qu'inspire l'inconnu. Dans la Synagogue, on s'y préparait avec une ambitieuse espérance ; dans l'Église, avec une résignation pleine de douleur, mais cependant pleine d'espoir. Dans l'Église on l'attendait, quelques-uns comme un triomphe, d'autres comme une épreuve, impatients du triomphe, impatients même de l'épreuve.

Les pages qui vont suivre n'ont d'autre but que d'indiquer le dénouement de ces craintes et de ces espérances, de ces menaces et de ces illusions. Elles le montreront dans l'ordre même que les chrétiens, dès ce moment, devaient prévoir, et qui était tracé par les prophéties évangéliques : les persécutions et les souffrances de l'Église d'abord ; en même temps les

fineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur. Tacit., Histor. V, 13. — Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. Suet., in Vespas., 4. — « Ce qui les avait le plus excités à la guerre (les Juifs), c'était un oracle équivoque trouvé dans les Livres saints, disant que vers ce temps un homme parti de leur pays serait maître de toute la terre. » Josèph., de Bello, VI, 31 (5, 4). L'oracle est rapporté dans les mêmes termes par Hégésippe, apud Euseb., Histor., III, 8. — Remarquez l'identité de langage entre ces quatre écrivains. L'oracle auquel il est fait allusion paraît être ce passage de Michée : « Et toi, Bethléem Éphrata, tu es la moindre parmi les principautés de Judée ; mais de toi je ferai sortir celui qui sera le chef d'Israël, et sa sortie est (décrétée) depuis le commencement, depuis les jours de l'éternité. » (V, 2.) Il peut y avoir aussi là un souvenir de Daniel, VII, 13, 14, 26, 27.

hérésies, les schismes, les séductions, les scandales ; puis les bruits de guerre commençant partout, la guerre éclatant partout et bouleversant toutes les nations ; et, pour couronner l'œuvre, la lutte suprême de Jérusalem et le châtiment ineffable et inévitable d'Israël. Cette histoire a cela d'unique, qu'un chrétien eût pu l'écrire trente ans avant qu'elle se fit, dans le même ordre où un chrétien l'écrit mille sept cent quatre-vingt-neuf ans après qu'elle s'est passée.

CHAPITRE II

LES PERSÉCUTIONS

His autem fieri incipientibus, respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.

Mais, quand ces choses commenceront à se faire, regardez et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche.

(Luc, XXI, 28.)

Dès avant la chute de Néron, la scène s'ouvrait : le monde entrait dans l'époque prophétisée. Parmi les disciples qui avaient entendu les paroles du Christ, un grand nombre pouvaient encore, au bout de trente années, en voir commencer l'accomplissement.

Les convulsions de la nature furent au nombre des premiers signes de la crise. Dans les sept dernières années de Néron, le sol, on peut le dire à la lettre, trembla de toutes parts. Dans les années 61 et 62 de l'ère vulgaire, des tremblements de terre ébranlèrent l'Asie, l'Achaïe, la Macédoine ; les villes d'Hiérapolis, de Laodicée, de Colosses, eurent particulièrement à